querelles?... La plupart des grands du monde vivent comme s'ils étaient athées : quiconque a vécu et a vu sait que la connaissance d'un Dieu, sa présence, sa justice, n'ont pas la plus légère influence sur les guerres, sur les traités, sur les objets de l'ambition, de l'intérêt, des plaisirs, qui emportent tous leurs moments; cependant, on ne voit point qu'ils blessent grossièrement les règles établies dans la société : il est beaucoup plus agréable de passer sa vie auprès d'eux qu'avec des superstitieux et des fanatiques, d'attendrai, il est vrai, plus de justice de celui qui croit un Dieu que de celui qui n'en croira pas; mais je n'attendrai qu'amertume et persécution du superstitieux. *L'athéisme* et le fanatisme sont deux monstres qui peuvent dévorer et déchirer la société; mais l'athée, dans son erreur, conserve sa raison, qui lui coupe les griffes, et le fanatique est atteint d'une folie continuelle qui aiguise les siennes. »

L'histoire nous montre chaque effort de l'*athéisme* vaincu par un effort contraire, par un renouvellement et un affermissement dans les esprits de l'idée théiste menacée. Le désisme moral de Socrate fait justice de l'*athéisme* des sophistes grecs; l'épicurisme romain est emporté par la grande révolution due au théisme chrétien; l'*athéisme* de la Renaissance et du XVIIe siècle devient devant le théisme désintéressé physique et savant de Descartes, de Newton, de Leibnitz; l'*athéisme* du XVIIIe siècle, avec les *systèmes de la nature* qu'il enfante, ne tient pas devant la désisme éloquent de Jean-Jacques Rousseau. En sera-t-il toujours de même? L'*athéisme*, au XIXe siècle (nous donnons ici à ce mot son acception la plus étendue), se montre avec une originalité, une profondeur, une puissance logique, un génie que les âges antérieurs n'ont pas connu. Ce n'est plus, s'il faut l'en croire, un fait exceptionnel et transitoire, une secte isolée dans le développement historique, mais le terme d'une double évolution de l'humanité, évolution théologique, évolution scientifique. Il se pose hautement comme l'affranchissement suprême de l'esprit, l'expression la plus haute de la dignité, et par là même de la conscience humaine. Il nous montre la science écartant les hypothèses qui ne sont pas susceptibles de vérification, substituant les *lois* aux *causes*, les *propriétés* aux *forces*; la logique renversant la méthode qui déduisait le monde physique et le monde moral d'un Dieu antérieurement défini, n'acceptant d'autre critère de certitude que l'accord de la raison et de l'expérience; la morale, désormais constituée indépendante de toute souveraineté divine, relevant des lois inhérentes à la nature humaine, et non de la volonté, du bon plaisir d'un roi du ciel. Nous n'exposerons ici ni l'examen de cette monstrueuse hérésie de notre époque. On trouvera au mot *Dieu* tous les développements que comporte la gravité des questions qui s'y rattachent.

ATHÉISTE adj. (a-té-i-ste — rad. *athée*). Néol. Qui a le caractère de l'athéisme : *Proposition* ATHÉISTE. *La négation* ATHÉISTE *n'a rien de définitif.* (Proudh.) *Le mouvement* ATHÉISTE *est le second acte du drame théologique.* (Proudh.) *Les rares exemples de protestation* ATHÉISTE *que l'histoire de la philosophie a recueillis...* (Proudh.)

ATHÉISTIQUE adj. (a-té-i-sti-ke — rad. *athéiste*). Qui appartient, qui a rapport à l'athéisme, qui en a le caractère : *Croirait-on qu'un jésuite irlandais a fourni des armes à la philosophie* ATHÉISTIQUE, *en prétendant que les animaux se formaient tout seuls?* (Volt.) *Je ne sais s'il a peut-être dans le monde, mais la philosophie entière du dernier siècle est tout à fait* ATHÉISTIQUE. (J. de Maistre.)

ATHÉLIE s. f. (a-té-lî — du gr. *a* priv.; *thélê*, mamelle). Bot. Genre de champignons hyssoïdes, réunis aujourd'hui aux théléphores.

ATHELING s. m. (a-te-laing). Hist. Héritier présomptif de la couronne, chez les Anglo-Saxons.

ATHELSTAN, célèbre roi anglo-saxon, né en 895, mort en 941, était petit-fils d'Alfred le Grand et monta sur le trône en 925. Il se rendit tributaires les principaux chefs danois, ravagea les côtes d'Écosse en 933, vainquit ensuite le roi de cette contrée et vécut en paix à partir de cette époque. Il favorisa le clergé, fonda ou rebâtit plusieurs monastères et rendit quelques sages lois. Plusieurs prétendants exilés trouverent un refuge à sa cour. Tous les souverains de l'Occident recherchèrent son alliance. Il avait pour beaux-frères Othon Ier, Charles le Simple et Hugues, duc de France, père de Hugues-Capet.

ATHELXIE s. f. (a-tél-ksi — du gr. *athelxis*, même sens). Méd. Succion, action de sucer.

ATHÈNA s. f. (a-tè-na). Mus. anc. Sorte de flûte grecque. || Sorte de trompette. On écrit aussi ATHÉNÉ.

ATHÉNA ou **ATHÉNÉ**. Myth. gr. Déesse de la sagesse et des beaux-arts, protectrice de la ville d'Athènes, à laquelle, selon la Fable, elle avait donné son nom. (V. NEPTUNE.) C'est la Minerve des Latins.

ATHENÆUM. Le premier *Athenæum* fut une école fondée à Rome par l'empereur Adrien, dans le but de favoriser les études littéraires et scientifiques (*ingenuæ artes*, arts libéraux). L'empereur romain lui donna ce nom par allusion à la ville d'Athènes, la véritable métropole intellectuelle du monde antique. Cet *Athenæum* était une espèce d'université où l'enseignement était confié à des professeurs réguliers. Sous Théodose II, par exemple, on y comptait trois orateurs, dix grammairiens, cinq sophistes, un philosophe et deux jurisconsultes. Ces maîtres ne se bornaient pas à former des élèves; ils avaient aussi l'habitude de faire de véritables lectures ou conférences publiques, que les empereurs eux-mêmes honoreront de leur présence. L'*Athenæum* semble avoir gardé un rang considérable parmi les établissements destinés à l'instruction jusqu'au IVe siècle. Les Pères de l'Église et d'autres auteurs nous apprennent que les jeunes gens, après avoir terminé leurs études secondaires dans différentes écoles de province, venaient à Rome compléter leur éducation en suivant les cours supérieurs de l'*Athenæum*.

Athenæum (*The Athenæum, journal of literature, science and beaux-arts*), recueil semi-hebdomadaire anglais, fondé au commencement de 1828. Son premier titre fut celui-ci : *The Athenæum of London, literary and critical journal*, l'Athenæum de Londres, journal de littérature et de critique. Cette légère modification du titre ne s'est pas étendue au code, qui, depuis bientôt quarante ans, est resté le même.

L'esprit qui a présidé à la création de ce recueil célèbre, et qui n'a cessé d'en inspirer la rédaction, est parfaitement indiqué par le programme que M. Buckingham, son premier directeur, plaça en tête du premier numéro. En voici le résumé : Pendant les vingt-cinq dernières années du XVIIIe siècle et les vingt-cinq premières années du siècle actuel, sous la double influence de l'accroissement des richesses parmi les classes élevées, et de l'accroissement des premiers éléments de connaissances humaines parmi les classes inférieures, une véritable révolution s'était accomplie dans la littérature anglaise, tant sous le rapport du nombre de ses productions que de leur qualité. Le goût des belles-lettres, qui, un demi-siècle auparavant, était encore le privilége et le bonheur des seules personnes bien élevées, s'était généralisé. La plus grande partie de la société qui peuplait les îles britanniques savait lire et retire à tête reposée; on se contente, en général, de se les procurer au cabinet de lecture. La composition de ces ouvrages se ressent forcément du degré et de la somme d'attention qu'on leur accorde, et, s'il faut s'étonner d'une chose, c'est qu'il s'écrive encore de bons livres. « Cette infériorité de la littérature contemporaine, comparée à la littérature du siècle précédent, avait attiré l'attention de bien des penseurs. On en rejetait la responsabilité sur les éditeurs. M. Buckingham n'était pas de cet avis; il croyait et affirmait que le public devait, avant tout, s'en prendre à lui-même. La raison qu'il donne pour disculper les éditeurs est assez originale : « Ce sont, dit-il, tous des marchands; ils ne sont pas plus responsables du penchant du public pour les ouvrages frivoles, que les négociants en vins ne le sont de cette autre perversion du goût qui fait que les tavernes, et même les familles, leur commandent du porto chargé d'alcool de préférence aux crus purs et généreux de la Bourgogne et de la Guyenne. ... Quel changement, disait-il encore, ne s'est-il pas opéré dans les goûts des hautes classes, qui étaient autrefois adonnées plus que toutes les autres à la culture des belles-lettres! Combien de grands et de riches personnages qui jettent 2 000 liv. à l'entretien d'une meute de chiens et d'une troupe de piqueurs, et qui ne consacrent pas dix francs à l'augmentation de leur bibliothèque ! » De tout ceci, M. Buckingham conchuait qu'il fallait aviser sérieusement à changer les goûts du public, et notamment à créer une concurrence à la littérature facile et futile. Il n'allait pas jusqu'à condamner d'une manière absolue la poésie légère et le roman; mais il prétendait que le public et les auteurs avaient pris l'habitude de leur consacrer trop de temps et d'énergie mentale. La dignité morale, la liberté politique, la grandeur intellectuelle et la conservation des bonnes manières elles-mêmes, étaient, disait-il, intéressées à ce que la littérature ne restât pas plus longtemps engagée dans ces voies, à ce que l'amusement, qui ne devait remplir qu'une partie de la vie, n'en devînt pas la grande affaire, et surtout à ce que la plaisanterie et la bouffonnerie ne continuassent pas à remplacer plus longtemps ce qui, autrefois, s'était appelé l'esprit. Une prompte réaction était nécessaire si l'on voulait maintenir l'intelligence nationale au même niveau de culture que celle du peuple français et du peuple allemand. C'est dans ce but que fut fondé l'*Athenæum*. « Nous voulons, disait-il en terminant ce remarquable exposé, que l'*Athenæum* devienne le répertoire de ce qu'il y aura de meilleur dans les œuvres des plus distinguées de nos philosophes, de nos historiens, de nos orateurs, de nos poètes. Nous nous efforcerons de mettre en lumière ce qu'il y aura de véritablement excellent dans ces grandes manifestations de l'intelligence humaine, et nous espérons que leurs auteurs et leurs admirateurs seront à la fois enorgueillis et satisfaits du soin avec lequel nous enregistrerons toutes les belles choses, et nous en conserverons le souvenir. »

Tous les écrivains qui se tiennent au courant de cette publication remarquable s'accordent à reconnaître que, depuis bientôt quarante ans, ce programme a été assez bien rempli. Toutes les publications littéraires, historiques, politiques, philosophiques, théologiques, scientifiques, artistiques, ayant une véritable valeur, y ont trouvé une appréciation large et généreuse. Tous les hommes qui ont fait école ou simplement figuré dans les politiques, historiens, philosophes, poètes, romanciers, critiques, théologiens, artistes, y sont jugés. Cela comprend non-seulement la littérature anglaise et américaine, mais aussi la littérature européenne tout entière. A raison de leur importance, les littératures de France et d'Allemagne occupent une très-large place dans ces appréciations. A ces divers points de vue, les tables de matières si bien faites, si exactes, si détaillées, que l'*Athenæum* donne tous les six mois, contiennent à elles seules les éléments d'une des plus riches et des plus complets répertoires biographiques et bibliographiques qui se puissent imaginer. La part que fait cette publication à la politique proprement dite, est un peu moins considérable que celle qu'elle consacre aux lettres, aux sciences et aux beaux-arts; mais il est à remarquer que tout ce qui, dans la littérature politique, sort du moule commun et est destiné à rester ou à être retenu par l'histoire, est tout aussi soigneusement recueilli que le reste. De l'aveu de tout le monde en Angleterre, les jugements portés par l'*Athenæum* sur les œuvres et les écrits des personnages appartenant à la politique sont plus dignes d'attention que les jugements mêmes des grandes revues. Les écrits et sont jugés d'après leur valeur intrinsèque, et non pas d'après les opinions des rédacteurs, comme ce n'est que trop souvent le cas dans les revues trimestrielles. Il est également reconnu que les critiques de l'*Athenæum* ne sont jamais sévères pour le plaisir de l'être, qu'il n'insère jamais des articles de complaisance, et qu'il s'abstient complétement de faire des réclames dans ses œuvres qui ne le méritent pas. C'est dans ses colonnes que se trouvent aussi les meilleures critiques d'art, de musique et de théâtre.

Voici maintenant quelle est la composition de chaque numéro. Le journal commence ordinairement par une série d'articles sur les livres les plus importants, édités tant en Angleterre qu'à l'étranger. Ces articles sont précédées de quelques articles de doctrine littéraire ou philosophique émanés de la propre rédaction de l'*Athenæum*. Puis, sous le titre de *Our literary table*, se trouve une série de courtes esquisses sur les meilleurs ouvrages nouveaux. Vient ensuite un article, intitulé *Bazardage hebdomadaire* (Weekly gossip), qui contient un résumé des faits et nouvelles de nature à intéresser le monde des lettres et des beaux-arts. Enfin, viennent les articles spéciaux consacrés aux sciences, aux beaux-arts et au théâtre. En matière de beaux-arts, les articles d'archéologie de l'*Athenæum* sont particulièrement remarqués. Depuis sa fondation, ce journal paraît chaque semaine en un cahier in-4° de 16 pages d'impression, non compris les annonces.

ATHÉNAGORAS, philosophe grec converti au christianisme, né dans le IIe siècle à Athènes. Il est connu par une *Apologie pour les chrétiens*, adressée à Marc-Aurèle et à son fils Commode, et par une *Résurrection des morts*. La meilleure édition de ces écrits est celle des bénédictins, 1742. Martin Fumée a publié, comme traduit d'Athénagoras, un roman dont il est l'auteur, et intitulé : *Du vrai et parfait amour, contenant les amours de Théagènes et Charielée, de Phérocide et de Mélangénie*, Paris, 1599 et 1612.

Athénaïde (L'), ou *Poème sur Athènes*, poème de Richard Glover, écrit en vers blancs, et publié à Londres, en 1788, après la mort de l'auteur, par les soins de sa fille. Cet ouvrage, que Glover tenait en grande estime et qu'il se vantait d'avoir fait plus long que l'*Iliade*, était la suite d'un premier poème intitulé *Léonidas*; mais il n'en faut qu'il ait eu le même succès. *Léonidas*, publié en 1737, à l'époque où le ministre Walpole était vivement attaqué par l'opposition à cause de sa politique pacifique, avait dû aux circonstances une grande partie de sa vogue. L'opposition, qui louait des armes dans les pages, parfois éloquentes, où le poète célébrait les luttes de la Grèce libre contre le despotisme asiatique. C'est alors que, encouragé par les applaudissements du public, Glover eut l'idée de donner une suite, en trente chants, à *Léonidas*; mais cet ouvrage parut une composition faible, ou l'intérêt divisé, en se portant sur trop d'objets à la fois, ne se fixe fortement sur aucun d'eux. Toutefois, on retrouve dans l'*Athénaïde* une diction polie, un style énergique, cette dignité morale et ce sentiment des convenances qui inspirent des descriptions si vives et si fraîches aux auteurs anglais. Il y a surtout une scène exquise et chaire de lune. Le tableau des rivages de Salamine, au matin de la bataille, est rendu avec un effet vigoureux. Le poète ne brûle pas de cet enthousiasme qui doit enflammer chaque page, et sa versification languit parfois dans l'effort et dans la faiblesse. Le zèle et de l'harmonie; mais le domaine qu'il décrit a une telle magnificence dans son ampleur, et l'énumération suit des contours si variés, que ses images entraînent la rêverie et nous font insensiblement oublier les défauts de son ouvrage. Cette pièce lui fait peu d'honneur; cependant, la première scène et le contraste des mœurs des Persans avec celles des Scythes valent mieux que toute la tragédie de La Grange-Chancel. Celui-ci était loin d'avoir de sa pièce une opinion si modeste. Un écrivain du temps s'étant permis de la critiquer, La Grange-Chancel lui décocha cette épigramme, qui ne ferait pas tort à une réputation gasconne :

Esprit bas et rampant, auteur du dernier ordre,
Mauvais plaisant, fade Pasquin,
Qui fais d'Esope un Tabarin,
Vraiment, c'est bien à toi de mordre
Sur des ouvrages applaudis!
Malgré la fureur qui l'anime,
Tu feras sur les arts et sur *Athénaïs*
Ce que fit autrefois le serpent sur la lime.

ATHÉNAS (Pierre-Louis), archéologue et agronome, né à Paris en 1752, mort en 1829. Il étudia la chimie et la physique sous le père Malherbe, la minéralogie, l'anatomie, etc., sous Buffon et Daubenton. Depuis 1786 jusqu'à sa mort, il habita Nantes, ou il était secrétaire de la chambre de commerce. Il a rendu les plus grands services au département de la Loire-Inférieure, et à l'agriculture en général. En 1824, il inventa une charrue de défrichement qui lui valut la grande médaille d'or de l'Académie des sciences. C'est lui qui découvrit la riche mine d'étain de Pérnac. Il a aussi dont il est l'auteur, et intitulé : *Du vrai et parfait amour, contenant les amours de Théagènes et Charielée, de Phérocide et de Mélangénie*, Paris, 1599 et 1612.

Athénaïde (L'), ou *Poème sur Athènes*, poème de Richard Glover, écrit en vers blancs, et publié à Londres, en 1788, après la mort de l'auteur, par les soins de sa fille. Cet ouvrage, que Glover tenait en grande estime et qu'il se vantait d'avoir fait plus long que l'*Iliade*, était la suite d'un premier poème intitulé *Léonidas*; mais il n'en faut qu'il ait eu le même succès. *Léonidas*, publié en 1737, à l'époque où le ministre Walpole était vivement attaqué par l'opposition à cause de sa politique pacifique, avait dû aux circonstances une grande partie de sa vogue. L'opposition, qui louait des armes dans les pages, parfois éloquentes, où le poète célébrait les luttes de la Grèce libre contre le despotisme asiatique. C'est alors que, encouragé par les applaudissements du public, Glover eut l'idée de donner une suite, en trente chants, à *Léonidas*; mais cet ouvrage parut une composition faible, ou l'intérêt divisé, en se portant sur trop d'objets à la fois, ne se fixe fortement sur aucun d'eux. Toutefois, on retrouve dans l'*Athénaïde* une diction polie, un style énergique, cette dignité morale et ce sentiment des convenances qui inspirent des descriptions si vives et si fraîches aux auteurs anglais. Il y a surtout une scène exquise et chaire de lune. Le tableau des rivages de Salamine, au matin de la bataille, est rendu avec un effet vigoureux. Le poète ne brûle pas de cet enthousiasme qui doit enflammer chaque page, et sa versification languit parfois dans l'effort et dans la faiblesse. Le zèle et de l'harmonie; mais le domaine qu'il décrit a une telle magnificence dans son ampleur, et l'énumération suit des contours si variés, que ses images entraînent la rêverie et nous font insensiblement oublier les défauts de son ouvrage. Cette pièce lui fait peu d'honneur; cependant, la première scène et le contraste des mœurs des Persans avec celles des Scythes valent mieux que toute la tragédie de La Grange-Chancel. Celui-ci était loin d'avoir de sa pièce une opinion si modeste. Un écrivain du temps s'étant permis de la critiquer, La Grange-Chancel lui décocha cette épigramme, qui ne ferait pas tort à une réputation gasconne :

Esprit bas et rampant, auteur du dernier ordre,
Mauvais plaisant, fade Pasquin,
Qui fais d'Esope un Tabarin,
Vraiment, c'est bien à toi de mordre
Sur des ouvrages applaudis!
Malgré la fureur qui l'anime,
Tu feras sur les arts et sur *Athénaïs*
Ce que fit autrefois le serpent sur la lime.

Mon sort est comparable au sort du premier homme :
Son malheur et le mien sont sortis d'une pomme.

Pulchérie éclaircit le mystère et réconcilie les deux amants.

Athénaïs, tragédie de La Grange-Chancel, représentée en 1699, et reprise avec quelque succès en 1736, l'année même où parut *Alzire*. Le sujet de cette pièce, tiré en partie du *Pharmond* de La Calprenède, est entièrement dans le goût de ce romancier, pour qui La Grange avoue sa prédilection. Un prince de Perse disputant en face à un empereur romain (le jeune Théodose), au milieu de sa cour, la femme que cet empereur va épouser, et cet empereur souffrant une audace si insultante : cela choque par trop la vraisemblance historique. Ce n'est pas ainsi que se faisaient les mariages des maîtres du monde. Une particularité remarquable, c'est que Voltaire a pris le sujet d'*Athénaïs*, qu'il a traité dans sa vieillesse, sous le titre des *Scythes*. Dans les deux tragédies, c'est un prince de Perse qui a conçu d'abord un amour outrageant pour une jeune personne à qui, dans la suite, il vient offrir sa couronne et son cœur. Il n'est question chez lui des esprits les plus distingués de son temps, médecins, rhéteurs, artistes, philosophes, etc. Dans ce cadre, il a fait entrer des notions sur les sciences de cette époque, des fragments de poésie, des détails de mœurs, des notices littéraires, des anecdotes curieuses, piquantes et parfois licencieuses, ainsi qu'une multitude de renseignements sur les usages civils et religieux, les cultes, les fêtes, les repas, la musique, les armes, les vases, les aliments, les parfums, les vins, les fleurs, les jeux, les couronnes, etc. On donnera une idée de la valeur de ce recueil, en rappelant qu'il contient des extraits de huit cents pièces, des citations de quinze cents ouvrages perdus, et les noms de sept cents auteurs, dont la plupart nous seraient inconnus sans sa mention. L'ouvrage est une sorte de traité de gastronomie; mais les digressions nombreuses auxquelles se livrent les convives font passer sous les yeux du lecteur une sorte de croquis de la société antique, qui, à l'époque de l'auteur, était déjà un sujet d'érudition et d'archéologie. On croirait vraiment qu'en composant son ouvrage, Athénée prévoyait les services qu'il était appelé à rendre à l'histoire littéraire.

Une des bonnes éditions grecques d'Athénée est celle de Gaill, Dindorf, Leipzig, 1827 et suiv. Les traductions françaises de l'abbé de Marolles, 1680, et de Lefèvre de Villebrune, 1789-1791, ne sont ni très-élégantes ni très-fidèles.

ATHÉNÉE, philosophe péripatéticien, né à Sélencie, vint à Rome, se lia avec Muréna, fut fait prisonnier comme lui et mis en liberté par Auguste, qui le trouva innocent du complot. Comme ses amis l'interrogeaient sur les motifs de son absence, il leur répondit par un vers de l'*Hécube* d'Euripide : *Je sors des gouffres de l'enfer.* Il périt dans un tremblement de la main avec qu'il habitait.

ATHÉNÉES s. f. pl. (a-té-né — du gr. *Athénê*, Minerve). Antiq. gr. Fêtes que les Athéniens célébraient en l'honneur de Minerve. On les nomme plus ordinairement PANATHÉNÉES.

ATHÉNÉIDE s. f. (a-té-né-i-de). Entom. Genre de ligéens, ayant pour type l'athénéide cymoïde des environs de Gênes.

ATHÈNES. (Le nom de la métropole intellectuelle de la Grèce, de même que celui de la province *Attique*, contient la même racine que l'on retrouve dans le mot grec *anthos*, fleur; *n* qu'on remarque dans *anthos*, au lieu de *ath-os*, a été intercalé pour compenser la suppression d'un ancien *r*; car la véritable racine, telle que nous la présente encore le sanscrit, devait être *ridh* ou *ardh* — le *ri* sanscrit se change en *ar*, par suite de ce qu'on nomme le mouvement inverse — qui devint d'abord *adh*, et plus tard *ath*, par suite du changement, justifié par de nombreux exemples, de *dh* en *th*; puis, pour compenser la perte de *r*, on intercala *n*, et l'on obtint la forme *anth* — *anth-os*, avec la terminaison. *Athénê* a conservé le thème primitif *Ath*, et c'est proprement un participe présent moyen, formé à l'aide du suffixe *ano*, et signifiant littéralement, la *florissante*. Du reste, à côté d'*Athénê*, nous retrouvons, également appliqué à une ville, le nom d'*Anthénê*, tout à fait conforme à la racine modifiée *anthos*, fleur. On peut rapprocher, comme analogie de signification, le nom de la cité italienne *Florence* — *florentia, florere, Firenze*, en italien —). Ville de l'Europe méridionale, capitale du royaume de Grèce et ch.-lieu du diocèse de l'Attique, au confluent des deux ruisseaux, le Céphise et l'Ilissus, près du golfe d'Égine, par 37° 58' de lat. N., et 21° 25' de long. E.; 80,000 hab. Université, facultés de sciences, de lettres, de droit et de médecine, bibliothèque de 80,000 volumes, musée d'antiquités, lycée, école normale, etc. Centre d'un grand commerce d'importation et d'exportation par une marine marchande considérable, qui trouve un abri vaste et sûr dans le port du Pirée; industrie manufacturière presque nulle; les fruits, les olives, la cire et le miel de l'Hymette, l'huile, la laine et la soie sont ses principales productions agricoles.

Athènes est bâtie au centre de la plaine de l'Attique, au pied du Lycabette et au N. du rocher de l'Acropole. Le terrain occupé par la ville moderne n'appartenait pas entièrement à la ville antique, qui s'étendait, au contraire, au S. et à l'O. de l'Acropole, sur les rives de l'Ilissus et sur une série de collines : l'Aréopage, le Pnyx, la colline des Nymphes et celle du Musée, qui sont aujourd'hui des terrains presque inhabités, couverts de ruines et sans culture. Le quartier de la ville qui se groupe au pied de l'Acropole représente le village turc. « Ce sont, dit M. About, des ruelles, des calmes à hauteur d'appui, des cours où les poulets, les enfants et les cochons grouillent pêle-mêle, entre un tas de fumier et un tas de fagots. » Les autres quartiers de l'Athènes moderne offrent quelques rues assez larges, percées et bien bâties, quelques monuments dont l'architecture est généralement peu en harmonie avec les restes de la ville antique. V. plus loin DESCRIPTION D'ATHÈNES MODERNES.

Si, au point de vue des habitudes commerciales et des aptitudes maritimes des Grecs modernes, le choix d'Athènes comme capitale de la Grèce actuelle a été critiqué, l'abondance des souvenirs historiques, l'atmosphère de gloire qui planera toujours sur les cendres héroïques qui reposent autour de l'Acropole, expliquent et légitiment ce choix d'une manière suffisante. « La considération qu'elle s'est attirée, dit Cicéron dans son discours pour Flaccus, est si grande, que la réputation de la Grèce, si décrue aujourd'hui et presque tombée, ne subsiste plus que par l'estime qu'on a pour Athènes. »

L'origine et la fondation de cette ville, illustre dans la guerre et sans égale dans la littérature et dans les arts, se perdent dans la nuit des temps fabuleux. Cependant les marbres de Paros représentent, comme son fondateur et son premier roi, Cécrops, qui aurait commencé à régner vers 1582 av. J.-C., et qui est regardé comme le chef d'une colonie venue d'Égypte. Primitivement, cette ville consistait en une donzaine de bourgades disséminées sur les collines qui ondulent les plaines de l'Attique aux environs de l'Acropole; Thésée, à son retour de Crète, réunit ces douze bourgades et en forma Athènes, qui prit son nom de Minerve (en grec *Athénê*), sa principale divinité.

Aux rois succédèrent d'abord des archontes perpétuels jusqu'en 754, puis des archontes décennaux, enfin des archontes annuels jusqu'en 684. Elle eut, à peu près vers cette époque, Dracon et Solon pour législateurs; et, après la tyrannie des Pisistratides (560 à 508), elle reçut de Clisthène une organisation plus démocratique. Les guerres médiques, qui désolèrent l'Attique et rumerent Athènes, firent éclater la gloire des Athéniens, qui, grâce à l'intelligente initiative du vainqueur de Salamine, relevèrent leur ville plus belle et plus puissante que jamais. Aux deux ports, Phalère et Munychie, que possédait sa patrie, Thémistocle ajouta le Pirée, et, pour rattacher ce port à la ville, commença la construction des *longs murs*, que continua Cimon et que Périclès termina. C'est pendant la domination de ce dernier, qui a eu l'insigne honneur de donner son nom à un des grands siècles de l'humanité, qu'Athènes prit tout son développement et brilla de son plus vif éclat. Sa population fut évaluée à 80,000 habitants. Malheureusement les excès de la démocratie, la mobilité capricieuse et l'inconstance jalouse des Athéniens, entraînèrent la décadence de cette reine de la Grèce. Prise par Lysandre, en 404, elle subit le joug des trente tyrans; mais, à cette époque même, si elle vit diminuer son influence politique, elle donna ses alliés et ses vainqueurs par les grands hommes qu'elle produisit : l'historien Thucydide, Xénophon et Platon, disciples de Socrate; Aristophane, Ménandre, Isocrate, Eschine, Démosthène et tant d'autres orateurs, sans parler de ses nombreux artistes, lui ont donné une auréole impérissable. Malgré cette pléiade de grands hommes, malgré la vertu de Phocion, ce fut en vain qu'Athènes voulut lutter contre Philippe; elle fut vaincue à Chéronée, en 338, et depuis cette époque elle perdit toute puissance politique. Elle fut tour à tour asservie par Cassandre, Démétrius Poliorcète, Philippe III et les Romains; après le passage de Sylla, il ne lui resta plus que la gloire littéraire de ses écoles, où les maîtres du monde venaient puiser la science et l'art de bien dire. Son antique réputation la fit respecter des Goths eux-mêmes; mais la domination des empereurs d'Orient lui fut plus funeste que la présence des Barbares. Sous le règne de Justinien, qui fit fermer les écoles d'Athènes, on porta sans pitié le marteau sur les monuments qu'on ne pouvait transformer en églises, et plusieurs colonnes de marbre allèrent décorer, à Constantinople, l'église de Sainte-Sophie. Pendant des lors toute supériorité littéraire et artistique, Athènes devint une ville secondaire, très-rarement mentionnée par les historiens. Pendant la quatrième croisade et durant l'empire latin, vers 1204, cette ville devint la capitale d'un duché, qui appartint d'abord à Othon de la Roche, puis à Gauthier de Brienne; sous les Acciajuoli, famille de Florence, ce petit Etat prit une extension momentanée; mais bientôt Mahomet II s'en empara, et fit étrangler le dernier grand-duc, en 1460. Athènes fut alors soumise aux Turcs, qui en restèrent maîtres jusqu'en 1827, époque à laquelle la Grèce, grâce à l'intervention des puissances européennes, recouvra son indépendance.

— A cause du rôle brillant qu'Athènes a joué dans l'antiquité, le nom de cette ville s'emploie par antonomase, pour désigner toute cité où fleurissent les lettres, les arts, l'esprit, etc. : *La République, messieurs! un gouvernement fédéral pour Buzot, une immense* ATHÈNES *renouvelée de Démosthène et de Plutarque pour Ducos.* (Ch. Nodier.) Il s'emploie surtout pour désigner la ville de Paris, qui offre tant de points de ressemblance avec la patrie de Périclès, de Phidias et de Démosthène : *Hommes de la nouvelle* ATHÈNES, *j'ai traversé votre cité, j'ai passé sur vos places publiques, j'ai vu tous vos dieux : dieu du plaisir, dieu de l'argent, dieu de l'industrie, dieu de l'orgueil, et au milieu de ce panthéon qu'habitent tant de divinités modernes, j'ai vu...des autels élevés à une divinité mystérieuse. Au frontispice de vos palais de l'industrie, de vos temples des arts et de vos musées européens, j'ai relu cette inscription : Deo ignoto; j'ai demandé le nom de ce dieu inconnu, on m'a répondu : le Progrès.* (Le P. Félix.)

— **Allus. littér. Nous sommes tous d'Athènes en ce point**, allusion à un passage d'une fable de La Fontaine, dans laquelle, après avoir fait ressortir la frivolité athénienne, qui s'arrête à des contes d'enfants plutôt qu'aux paroles sérieuses d'un orateur, il se fait Athénien lui-même, et s'écrie naïvement :

Nous sommes tous d'Athène en ce point, et moi-même,
Au moment où je fais cette moralité.
Si *Peau d'âne* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Ce vers est souvent cité pour caractériser la légèreté de ceux qui, en littérature, en politique, dans les beaux-arts, négligent le sérieux pour s'attacher à des bagatelles qui leur plaisent :

« Tous les hommes sont Français quand il s'agit de s'engouer d'une erreur.

Nous sommes tous d'Athène en ce point...

Pour l'erreur, il n'y a point de Pyrénées. Il n'y a non plus ni Alpes, ni Rhin, ni Manche, ni Atlantique. » BARNET.

« L'épigramme était médiocre, mais elle proclamait une vérité générale, à savoir l'irrésistible attrait de la féerie au théâtre. *Nous sommes tous d'Athènes*, et nos directeurs de théâtre, qui savent cela, s'arrangent pour exploiter notre crédulité. » E. JOUVIN.

DESCRIPTION DE L'ATHÈNES ANTIQUE. — *Cécropia*, la petite ville fondée par Cécrops, occupait le sommet d'une colline assez élevée, à quarante stades de la mer; cette place, qui reçut plus tard le nom d'*Acropolis* (la cité haute), fut entourée d'abord de simples palissades, puis de murailles de construction pélasgique. Quelques auteurs pensent que ce fut du temps même de Cécrops que la ville fut consacrée à Minerve (*Athénê*), dont elle prit le nom; d'autres placent cet événement sous le règne d'Erechthée. Thésée fit bâtir dans la plaine, autour de l'Acropole, des quartiers très-étendus, que l'on appela la cité basse (*é katô polis*). Pisistrate et ses fils contribuèrent à leur tour à l'agrandissement et à l'embellissement d'Athènes; mais cette ville fut bientôt ravagée et détruite presque entièrement par l'armée de Xerxès. Thémistocle la releva de ses ruines et lui donna une importance toute nouvelle en la joignant au port du Pirée par de longues murailles (*makra skelê*). Sous Périclès, elle devint, par le nombre, par la grandeur, par la noblesse de ses édifices, la plus belle ville du monde. A partir du règne d'Alexandre, elle déchut peu à peu de sa splendeur. Sylla s'en empara et la livra au pillage; il fit enlever jusqu'à des colonnes du temple de Jupiter Olympien, et les transporta à Rome pour orner celui de Jupiter Capitolin. Mais si nombreuses étaient les merveilles accumulées dans cette ville célèbre, que, du temps de Pline, on y comptait encore près de trois mille statues. Le poète Lysippe disait : « Si tu n'as pas vu Athènes, tu es une bûche (*stelechos*); si tu l'as vue sans l'admirer, tu es un âne (*onos*); si, après l'avoir vue, tu la quittes sans regret, tu es un bâté (*hêmionos*). » Pausanias, qui écrivait au IIe siècle de notre ère, a donné de cette ville une description très-étendue, dont on nous saura gré de reproduire les principaux traits, en y joignant quelques indications fournies par d'autres écrivains de l'antiquité.

Athènes était entourée d'épaisses murailles élevées à différentes époques; indépendamment des Longs Murs qui servaient à joindre le Pirée à la ville, et que l'on appelait encore les *longues jambes* (*makra skelê*), Thémistocle avait fait construire, du côté du S., un rempart composé de larges pierres carrées, fortement liées entre elles par des crampons de fer et de plomb; ce rempart avait environ 35 stades de longueur et 40 coudées de hauteur; deux chars pouvaient y circuler de front, et il était garni de tours qui devinrent par la suite autant d'habitations particulières, lorsque l'espace circonscrit cessa de suffire au nombre toujours croissant des habitants. Le rempart du N., construit à grands frais par Périclès, avait 40 stades de longueur. Les petits ports de Munychie et de Phalère étaient aussi protégés par des remparts qui se rattachaient à ceux du Pirée. L'enceinte totale de la ville mesurait 200 stades (36 kilom.), suivant Dion Chrysostome, ou, d'après une autre évaluation qui semble plus exacte, 178 stades (32 kilom.).

Les portes principales d'Athènes étaient : la porte Thriasienne, appelée encore *Dipylon* (la double porte), parce qu'elle surpassait les autres en grandeur, et porte du Céramique, parce qu'elle servait d'entrée au quartier de ce nom; la porte Piréique, qui conduisait au Pirée; la porte Hippade ou des Chevaliers, près de laquelle se trouvaient les monuments funéraires de l'orateur Hypéride et des membres de sa famille; la porte Érienne (de *erion*, tombeau), par laquelle sortaient les convois funèbres; la porte Sacrée, qui conduisait à Eleusis; la porte Égéenne, qui s'ouvrait du côté du Delphinion, lieu consacré à Apollon par Égée; la porte des Diochares; les portes Acharnique et Diomédes, qui conduisaient aux dèmes d'Acharna et de Diomée; la porte de Thrace; la porte d'Itone; la porte Scéenne ou *de gauche*; la porte d'Adrien, qui donnait accès dans la partie de la ville que ce prince rebâtit, et qu'il nomma *Adrianopolis*.

Athènes était divisée en plusieurs quartiers, dont les principaux étaient : le Céramique, le Prytanée, le Lycée, le Théâtre, l'Acropole, l'Aréopage, l'Académie et les Jardins. Les rues étaient généralement étroites et tortueuses; parmi celles dont les noms sont parvenus jusqu'à nous, nous citerons : la rue Eleusinienne; la rue de Thésée, appelée encore rue du Pirée; la rue des Ennemis; la rue des Coffretiers; la rue des Hermès; la rue du Foyer; la rue des Fourmis; la rue des Étrangers; la Troisième rue; la rue des Trépieds, ainsi nommée parce qu'on y voyait un grand nombre de trépieds d'airain consacrés par les chorèges; etc.

Bien que les travaux de Le Roi, de Stuart, de l'abbé Barthélemy, de Leake, de Spon et Wheler, et ceux plus récents de MM. Raoul Rochette, Beulé, Hamrod, Burnouf, Forschammer, Kiepert, Forbiger, etc., aient élucidé